

Hervé Bauer

OÙ EST PASSÉE MA VIE ?

J'attends que ça finisse. Le temps se gâte. Un tombereau d'années passe sous mes fenêtres. Le temps vieillit mal. Tant de feuilles sont tombées. Je ne suis plus qu'un feu qui couve sous ma cendre. L'avenir me sourit sans dents. Comme moi bébé. Maintenant à la saison de la mort dorée. D'où mon air pluvieux d'homme en imperméable. Mais on ne me fait pas volontiers sortir de chez moi. Si on peut dire moi, car je ne me souviens pas d'avoir été. Par quels monts et par quels vaux j'en suis arrivé à être plus vieux.

Ce n'est pas que des bribes de vie ne me reviennent. Mais jusqu'à quel point elles me concernent... Si je me retourne, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez. Je me tiens habituellement dans la même pièce. Celle qui donne sur je ne sais trop quoi. Tout dépend des jours. Un radiateur, qui par chance ne glougloute pas, suffit à la chauffer. Là, je suis bien, pas si mal, à ne me souvenir que de mourir. J'attends rarement de la visite. C'est comme si on défonçait la porte. Ça finira comme ça et je ne serai pas prêt.

Dans le couloir, un portrait me rappelle vaguement quelqu'un. Il faut dire que je ne le regarde pas souvent. Cela n'aide pas. J'ai pu l'accrocher là pour cacher une de ces moisissures des appartements vétustes. D'ailleurs, je me demande après combien d'allées et venues je m'apercevrais d'un changement, par exemple dans la physionomie du modèle. Je ne suis pas sûr de faire tellement plus attention à ma tête journalière dans la glace de la salle de bains. Non que je ne l'aime pas, mais j'ai la tête ailleurs. Non que je ne m'aime pas. On s'habitue à soi comme à une vieille épouse. Le soir dans mon lit, il m'arrive de la chercher à côté de moi. C'est idiot, mais d'imaginer qu'un jour je n'y serai plus, je me manque affreusement. Car tout ça est affreux, bien entendu, dont je prends note sur des bouts de papier, comme on fait la liste des courses.

Je suis en quelque sorte à mon chevet. Guettant les progrès de la maladie de la vie. Pas besoin d'être grabataire. Je marche dans la rue, je fais attention pour traverser. Aussi gris que les autres dans mon imperméable. Ceux dont je croise le regard ont l'air de tourner de l'œil. Mon itinéraire aller-retour ne varie pas d'une semelle. Je n'évite cependant pas toujours les flaques d'eau de la dernière pluie. Les gamins qui en sont nés eux y sautent à pieds joints. Ça remonte à loin. Dans l'escalier, pas de voisin qui monte ou descend. Presque pas. On pourrait croire qu'il n'y a plus que moi. Moi ? Mon nom, des fois que je l'oublierais, gravé sur la plaque de cuivre de ma porte.

Un visiteur me demandait si, sortant peu et ne voyant presque personne, je ne m'ennuyais pas. À moitié sérieux, j'ai répondu que l'ennui me tenait compagnie. Nous étions debout près de la fenêtre et, en ce moment, un cantonnier balayait les feuilles mortes. J'aurais pu, sans ce témoin gênant, l'observer plus longtemps. Je ne m'ennuie jamais. Surtout à cette époque de l'année où la nuit tombe vite. À cette époque de ma vie. J'ai lu qu'un gratte-papier devenu fou à force d'écrire ne laissait en fait à mesure qu'il croyait les noircir que des pages blanches. Autant raconter ma vie. Mais je profite de la bonne chaleur d'ici. C'est déjà le crépuscule. L'enfant rentrait de l'école en regardant s'éclairer les fenêtres. Je n'allume pas encore. Pour le voir, le revoir mieux.

J'ai tout l'air d'un vieil égoïste. C'est que je n'ai pas vraiment qui aimer. Et cela me chagrine. Je ne m'y attarde pas. Occupé de ma petite et évanescence personne. On ne se refait pas. Je n'en secourrais pas moins, le cas échéant, n'importe lequel d'entre vous. Mais je n'ai que moi à penser, sinon à aimer. Pourtant, c'est comme si je portais le deuil de quelque grand amour. D'où peut bien me venir cette pénible impression qui m'étreint le cœur ? J'en ai donc un. Aucun visage ne se présente à moi, ne se présente plus, mes mains flétries ne se souviennent d'aucune peau. Je ne me suis jamais connu que seul, si jamais je me suis connu. Mais, vois plutôt que dehors le temps est à la neige.

Ça se rapproche. Mais je me le rappelle si souvent que je vis avec, finis de vivre avec. Je n'en laisse rien transpirer, d'autant moins que je ne vois pas grand monde, moi et mes sueurs froides. Dernièrement au café, tout mourant que j'étais, une beauté m'a souri comme au premier amant venu. À moi ou à mon souvenir. Mais je n'ai pas tenu à l'affliger de mon éternel radotage, l'entraîner dans ma chute au petit pied. Dans le

couloir, le portrait m'attendait, moins ressemblant que jamais. Excusez, mais je ne vous remets pas. Moi qui fus, car il a bien fallu que je fusse, je m'entends encore me le dire, comme si je n'avais jamais été.

Il ne se passe pas de jour que je ne pense au dernier. Oui, chaque jour que Dieu fait. Alors, tout me reviendra-t-il ? Comme on prétend que celui qui se noie voit défiler d'un coup sa vie entière. Je ne vais tout de même pas me jeter dans le fleuve pour en avoir enfin une de vie ! Ou bien j'aurai une ultime pensée, le regret de trop, l'envie intempestive du dernier, pour la route. Je pourrai aussi m'étrangler avec le mot de la fin. Mais le plus probable est que déjà mort on croit encore mourir. Je suis un triste masque de cire. Mais je ne le porte pas dans la vie courante, dite courante. Je fais bonne figure. Quand, tout seul, je ne grimace pas.

Le temps me persécute. Pas moyen de m'en débarrasser. Comme d'un voisin qui fait exprès du bruit, dépose des ordures sur le paillason, pire, s'essuie les pieds sur vous. Oui, c'est ça, il me pousse dans les escaliers, moins pour me faire tomber que pour que j'aie plus vite. Qu'est-ce que j'y peux ? Si je m'assois dans mon fauteuil, c'est pour m'apercevoir que, posées sur les accoudoirs, mes mains sont piquetées de rouille. Et tandis que je demeure en repos, les secondes tombent comme des mouches. Aujourd'hui date déjà. Je le tuerais bien, cet occupant de malheur, mais il a pour lui l'ancienneté et me tient en respect. Le soir, je redoute de m'endormir et que ce soit soudain le matin. En bas, le cantonnier fait une pause, regardant distraitement sa cigarette se consumer. Ou c'est une autre fois, car la vue n'est déjà plus la même.

Je passerais bien mon tour. En dépit de tout. Si j'avance en âge, c'est à reculons. Au bout du compte, puis du décompte, on s'attache à son soi-disant soi. Même si on va se répétant assez ! on va. Je n'ai jamais dû, ou comme de tout le reste, je ne m'en souviens pas, attenter à mes jours, vivant patenté. Mais, n'est-ce pas, il ne faut jurer de rien. Tout ça valait finalement le détour, non ? Ma compagnie, même imposée. Les arbres, avec ou sans feuilles. Mon corps, avec ou sans âme. Les rues, et pourquoi pas, les gens qui y vont et viennent. Les morts qui ne reviennent pas. Et les objets aussi à chérir et épousseter et qu'il faut faire attention de ne pas casser. Je ne sais plus, à force, si mes pensées m'habitent ou si j'en suis l'hôte de passage. Je pousse le chauffage : cogiter me donne froid.

Il m'arrive de ne plus m'adresser la parole de plusieurs jours. Comme si j'étais brouillé avec moi. Pas à mort, Grand Dieu ! Je me contente de respirer. J'agis machinalement, jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller me coucher. Je vois, j'entends, je m'évite à tout prix. Si on venait à sonner à la porte, ce ne serait qu'un bruit parmi d'autres, comme des pas à l'étage au-dessus ou des voix dans la cage d'escalier, dans un crâne. Je m'expulse, abandonnant l'appartement à ma solitude. Ou je déménage de moi. Sans laisser d'adresse. Ça oui, je déménage ! Quand, après ces journées fantômes, je reviens à moi, c'est pour me demander où j'étais passé.

Mes visites au cimetière ne m'ont pas permis de trouver une tombe sur laquelle me recueillir. Il est vrai que je n'ai pas la mémoire des noms. Mais aucun ne me dit rien. J'arpente les allées, m'arrête devant chaque inscription puis, d'une fois l'autre, ici et là. Sans résultats. À croire que je n'ai pas assisté à un seul enterrement, qu'on n'est jamais mort dans ma vie. Jusqu'à présent, je n'ai pourtant pas renoncé à identifier quelque défunt. Mais il se peut aussi que le décorum funéraire m'attire, avec ses marbres et ses feuilles jaunies, l'odeur croupie de ses vases. On ne doit pas devenir fossoyeur pour rien. Quand je ne cherche plus, je flâne, ou ce sont les morts qui ralentissent mon pas. Il y aurait bien cette dalle, presque entièrement effacée et qui s'enfonce dans la terre. On y déchiffre péniblement « vain », la fin d' « écrivain » ? Complètement à l'abandon, faute de survivants pour l'entretenir, outrepassé le temps d'une concession inconsidérément dite perpétuelle. On m'aura donc enterré ? Moi qui me tue à répéter qu'il faut mourir.

J'aurais dû tenir un journal. Avec des dates et des circonstances. Il suffirait de m'y reporter, et je me remettrais à vivre. Mais je n'ai pas grand-chose à raconter. Je ne mourrai pas après une vie bien remplie. Bien finie, en tout cas. Je n'en mène pas moins une certaine existence qui ne m'assure pas réellement d'y être comme tout un chacun, comme un commun des mortels, et fait qu'on doit me toucher pour y croire. Je m'explique cette manière de présence, sans, pour ainsi dire, toucher terre, par ceci qu'on a pu oublier de me jeter avec l'eau du bain. J'avais de la vie de rab. Mais qu'en ai-je fait ? Qu'est-ce que j'ai fabriqué ? À part, comme si je pouvais faire autrement, passer à l'heure d'hiver.

Où est passée l'invitation à me rendre dans un quartier excentré de la ville. Trop loin de chez moi pour que j'y aie jamais mis les pieds. Est-ce que je connais seulement quelqu'un là-bas ? Le nom de l'expéditeur ne m'évoquait rien, mais il m'est sorti de la tête. J'ai fouillé partout, impossible de remettre la main sur le carton. Je ne l'ai tout de même pas jeté ? Je l'ai bien reçu ? Avec moi, les choses s'embrouillent vite. Il ne manquerait plus que la date soit passée, que j'aie raté le rendez-vous. Et si je prenais sur moi d'y aller quand même, je ne me rappelle pas non plus la rue ni le numéro. Il aurait fallu être plus attentif. On ne me convie pas si souvent. Où que ce soit. Qui que ce soit. Car c'est moi qu'on attendait, non ? mais j'ai aussi égaré l'enveloppe. Je me revois prendre dans la boîte la lettre à mon nom et mon adresse. C'est bien ainsi que cela s'est passé ? Inutile de tout mettre sens dessus dessous. Je ne saurai pas, jusqu'à plus ample informé, qui m'invite et pourquoi. Qui m'attend.

Pour gagner les faubourgs, il faut traverser le fleuve. À ma connaissance, je ne l'ai pas encore fait. Je reste de ce côté-ci. Quelque chose me retient, malgré ma curiosité, d'aller vers ce côté-là. Et puis, une fois arrivé, sans indication d'aucune sorte, je ne serais pas plus avancé. À moins qu'un hasard, pour ne pas dire un véritable coup de théâtre, le destin, pendant qu'on y est, ne me mettent alors en présence de mon inconnu. Un bac assure la traversée des gens et des voitures, et l'on s'acquitte du trajet auprès du passeur. Je me tenais sur le quai. Mais ce jour-là, sans raison apparente, mon cœur s'est serré en voyant s'éloigner l'embarcation. J'étais presque rassuré, retrouvant les rues habituelles, le décor familier des façades, de rentrer chez moi, et surtout, dans la montée d'escalier, de ne rencontrer personne.